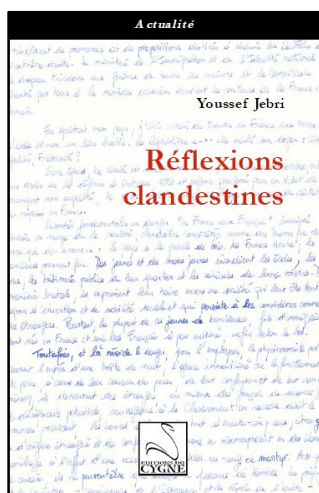




Éditions du Cygne
4 rue Vulpian
75013 Paris
Tél / Fax : + 33 (0) 6 66 21 24 19

Réflexions clandestines

(Récit, sept. 2007)



Sept années se sont écoulées depuis mon arrivée en France, sept années de clandestinité passées à veiller, avec attention, à éviter l'arrestation. Depuis que je vis à Paris, j'ai appris à gérer l'angoisse du contrôle d'identité. Sur un coup de dé, j'ai vu partir Idrissa et Mounir. En tournant au bout de la rue, ils sont tombés nez à nez avec une patrouille de police. Pris de panique, ils ont tenté de rebrousser chemin, de revenir sur leurs pas. Ce brusque changement de direction a éveillé les soupçons des policiers qui se sont empressés de procéder à leur interpellation. Pour défaut de papier, Idrissa et Mounir se sont retrouvés menottés et en état d'arrestation, dernière étape avant l'expulsion. Impitoyable la machine administrative s'est mise en action. Ultime recours : un arrêté favorable de la Cour. Ils subissent une nouvelle désillusion car la France refuse de leur délivrer un titre de séjour et décide de les expulser pour toujours. Fin de l'histoire. Quand j'y repense, j'enrage ! Pour cinq minutes, leurs espoirs et leurs projets se sont évaporés.

S'ils avaient quitté ce bar cinq minutes plus tard, ils seraient probablement encore là, tentant – certes vainement – de concrétiser leurs rêves. Maudites minutes ! Maudit destin.

Sur l'entremise de Mehdi, toujours lui, j'ai loué une chambre avec une douche et un petit coin cuisine. Les quittances sont à son nom et à chaque fin de mois, je lui verse, en liquide, le montant du loyer majoré de dix pour cent, le prix de sa commission. Dans cette chambre, je vis à l'étroit, mais ça va. Je ne suis pas à plaindre. De ma fenêtre, je vois la Tour Eiffel, la belle demoiselle. Quand j'ouvre les volets de ma chambre, elle me redonne de l'espoir et du courage. Des milliers de candidats à l'émigration clandestine meurent en tentant de pénétrer en Europe. Moi, au moins, j'ai eu la chance de pouvoir entrer dans la forteresse.

Pour subvenir à mes besoins, je suis contraint d'occuper des emplois non-déclarés. Juste après mon arrivée en France, j'ai travaillé sur des chantiers de construction. N'ayant jamais rien fait de



Éditions du Cygne
4 rue Vulpian
75013 Paris
Tél / Fax : + 33 (0) 6 66 21 24 19

mes mains, définitivement fâché avec le marteau et le pinceau, j'ai abandonné pour tenter ma chance en tant que serveur. J'ai tenu deux mois. Je travaillais sept jours sur sept. Je démarrais mon service à quatorze heures et je terminais entre minuit et une heure du matin. Payé vingt euros par jour, je devais servir en salle, faire la plonge et nettoyer le bar après la fermeture. Il fallait accepter les colères des joueurs qui avaient tout perdu au *Rapido*, au loto ou aux courses de chevaux, les délires des clients alcoolos, l'ambiance de misère et être prêt à risquer sa vie pour défendre la caisse. Je suis vite parti. J'ai également essayé de vivre de bricoles, de réparations de paraboles qui s'affolent et d'ordinateurs aux disques durs qui saturent. La demande était bien trop aléatoire pour pouvoir en faire un gagne-pain quotidien.

Pour finir, je gagne ma vie en donnant des cours particuliers à des collégiens et des lycéens. Malin clin d'œil du destin : moi, le clandestin, j'enseigne aux petits Français les subtilités de la langue de Molière et Prévert. Et pour leur apprendre les règles de conjugaison, de grammaire et d'orthographe, je leur fais visiter le Bled...et le Bescherelle.

Je remplis aussi le rôle d'écrivain public pour les immigrés qui ne maîtrisent pas la langue française. Sur commande, je rédige des courriers en tout genre destinés au Trésor public, à la Caisse d'assurances maladie ou aux Assedic. L'aide à la rédaction des lettres de motivations et des curriculum vitae figure également dans le catalogue des services que je propose à mes clients. À leur demande, je les accompagne lors de leurs rendez-vous avec l'administration. Dans mon quartier et à la mairie de mon arrondissement, nul ne me soupçonne d'être un sans-papiers. Ils croient tous que je suis un étudiant de Province venu poursuivre mon cursus universitaire dans la capitale. La discrétion me permet de me dissoudre dans la masse,

de passer inaperçu. Même José, mon premier et plus ancien client, ne se doute de rien.

José est lui aussi un immigré. Arrivé en France au milieu des années soixante, à l'âge de dix-huit ans, il a quitté le Portugal pour fuir la dictature de Salazar. Il a traversé son pays et franchi les Pyrénées à pied. Toute sa vie, il a travaillé sur des chantiers. Quarante ans plus tard, ses connaissances en français – qu'il ne sait toujours ni lire ni écrire – demeurent rudimentaires. José est un parfait exemple d'intégration, n'est-ce pas ?! En tant que ressortissant européen, aux yeux des Français, il est un migrant moins étranger que les autres immigrés. Pourquoi ?

– Mais c'est normal !

Derrière le comptoir, Laurent, le gérant de « La Savoie », le bar-tabac du quartier, en toute tranquillité, sans se démonter, démarre son explication :

– Je suis désolé de le dire mais avec les Noirs, les Arabes et les *Asiats*, ce n'est pas pareil. Ils n'ont pas la même culture, la même religion. Avec les autres Européens, c'est autre chose. Comme ils disent à la télé, nous avons des dénominateurs communs. Les Croates, les Polaks, les *Rosbeefs*, les *Spaingouins* et les *Toss*, comme nous, fêtent Noël, croient en Jésus, mangent du porc et utilisent le même calendrier. Les Chinois et les Arabes fêtent le nouvel an à une autre date. Tout comme les Noirs, ils ont leurs propres traditions et leurs propres coutumes qui n'ont rien à voir avec les nôtres.

Accoudé au comptoir – la consommation y est moins chère qu'en salle – je ne réponds pas ; j'avale mon café en silence. De rage, je sers les dents mais ne dis rien ; je me contiens. Les vingt années passées au Maroc m'ont conditionné. Lorsque je m'exprime en public, je ne parle jamais de politique. La voix de mon père résonne encore dans mes oreilles. Ses phrases sont lourdes et sèches



Éditions du Cygne
4 rue Vulpian
75013 Paris
Tél / Fax : + 33 (0) 6 66 21 24 19

comme la gifle assénée par surprise, un de ces allers-retours qui remet les idées en place aussi vite que la joue vire au rouge. C'était la première et dernière fois que mon père levait la main sur moi. Il venait d'apprendre que j'avais adhéré à une association de défense des droits de l'Homme.

– Personne ne fait de politique dans cette maison !

– Mais *ba*, papa ! C'est...

Je n'ai pas pu finir ma phrase. La main sur la joue, j'ai senti les larmes monter. Par fierté, je les ai contenues. J'ai continué à regarder mon père sans baisser les yeux, résistant à l'envie de pleurer. Et je n'ai pas pleuré. Je l'ai écouté.

– Ni droit de l'Homme ni politique ici ! Nous sommes au Maroc, *A Sidi*, Monsieur ! Tes droits sont ceux qu'Allah t'a accordés. Au Maroc, *Al Qoran* est notre seule source de justice et *Sidna Laynasserou*, Sa Majesté que Dieu le glorifie, est notre maître à tous. Ne l'oublie jamais.

En France, la clandestinité m'oblige également à me taire et m'empêche d'exprimer mes idées. Je ne peux pas aller manifester sans risquer un contrôle de police. La clandestinité me refuse même le droit de signer des pétitions dès lors qu'il me faut indiquer mon identité et transmettre mes coordonnées. Contraint, j'ai signé un contrat avec le préfixe A, signe d'absence, meilleur moyen d'éviter la défiance. Apolitique tout le temps, je deviens aphone lorsque l'actualité est brûlante. Pourtant depuis que je suis en France, à maintes reprises, j'ai ressenti l'envie de crier ma colère, de dire ma haine et de hurler ma rage.

Cette France, où la xénophobie, l'antisémitisme et l'islamophobie se banalisent, se généralisent, m'attriste. Incrédule, j'ai découvert que les arrière-petits-fils des Lumières pouvaient être racistes. En larmes, j'ai vu et entendu à la

télévision, la journaliste annoncer la présence au second tour du scrutin présidentiel d'un homme dont les sympathisants nomment les Arabes et les Noirs : bicots ou négros. Et lorsqu'ils ne nient pas l'existence des chambres à gaz et des camps de concentration, ils qualifient l'Holocauste de détail de l'Histoire.

Cœurs noirs,

Noirs sentiments ;

Sentiments de haine !

Haine de la différence,

Différence de couleur.

Couleur de peau,

Peau noire ou blanche ?

Blanche colombe

Qui succombe

À un virus transmis par l'Homme :

La fièvre de l'ignorance.

Nous étions en avril 2002. Un front républicain se constitua pour empêcher Jean-Marie Le Pen de remporter l'élection présidentielle. Cinq ans plus tard, en 2007, les candidats à la présidence de la République rivalisent de promesses et de propositions destinées à séduire les électeurs de l'extrême droite. Le ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale, le drapeau tricolore aux fenêtres de toutes les maisons et la Marseillaise chantée par tous à la moindre occasion dessinent les contours de la France de demain. En quittant mon pays, j'étais certain de trouver ici une terre d'asile et non un lieu hostile. La République a-t-elle oublié son slogan : Liberté, Égalité, Fraternité ? Sans égard, la liberté est assaillie de toutes parts. Lois anti-terroristes liberticides, outrages aux droits de la défense à Outreau, état d'urgence proclamé ; pour un ticket de transport non-acquitté, la police moleste, charge et frappe ; un air de dictature se répand en France.

Libertés fondamentales en danger, « La France aux Français », immigrés laissés en



Éditions du Cygne
4 rue Vulpian
75013 Paris
Tél / Fax : + 33 (0) 6 66 21 24 19

marge de la société, clandestins considérés comme des moins que rien, pire que des assassins : le pays a la gueule de bois. La France titube ; les banlieues prennent feu. Des jeunes et des moins jeunes incendient les écoles, les bus, les bâtiments publics de leurs quartiers et les véhicules de leurs voisins. De manière brutale, ils expriment leur haine envers une société qui leur ôte tout espoir d'insertion et de mobilité sociale et qui les considère comme des étrangers. Pourtant, la plupart de ces jeunes de banlieues, fils d'immigrés, sont nés en France et sont des Français à part entière. Toutefois, et là réside le danger, pour l'employeur, le physionomiste posté devant l'entrée d'une boîte de nuit, l'agence immobilière ou le fonctionnaire de police, à cause de leur couleur de peau, de leur confession et de leur nom et prénom, ils demeurent des étrangers, au mieux des Français de seconde zone.

De délinquants potentiels, sauvageons à la Chevènement ou racaille dixit le nouveau président, les hommes âgés de dix-huit à trente-cinq ans, étrangers ou d'origine étrangère et de confession musulmane se métamorphosent en des islamistes kamikazes à l'affût d'une « occase » pour accéder au rang de martyr. Aux yeux de certains, ils ne peuvent être que des dealers ou des poseurs de bombes. Les préjugés et la caricature – conséquences de l'ignorance et du mépris de l'autre – sont fortement ancrés dans la société. Qu'est-ce qu'un Français de souche ? Les blonds et les blondes aux yeux bleus ? Non, il n'y aurait pas assez de Français. Les Français chrétiens ?! Oui, la France serait de « culture et de tradition chrétienne ». Voilà donc un pays qui se revendique et qui prétend s'assumer en tant que république laïque, où tous les citoyens ne sont pas égaux. Avantage aux descendants des Goths, des Wisigoths, des Francs et des Gaulois.

Qui réussit encore à rêver de fraternité ? Chaque fois que je fais une nouvelle rencontre, à la consonance de mon prénom, mon interlocuteur me questionne systématiquement :

– De quelle origine êtes-vous ?

Devant ma réponse, ma nouvelle connaissance se sent obligée de me déclarer en signe de fraternité :

– J'adore le couscous !

La suite est toujours pareille. Il n'y a que les détails qui changent.

– La cuisine marocaine est un vrai délice ! Le couscous, la pastilla, les tagines sont des plats succulents. Rien que d'en parler, j'en ai l'eau à la bouche. Puis, les gens sont adorables, d'une telle gentillesse. J'ai eu la chance de visiter le Maroc. Je connais bien la place Jamal Fina !

– La quoi ?

– Mais si ! La fameuse place à Marrakech où il y a des charmeurs de serpents !

– Ah ! Jamaa El F'na !

– Le Maroc est vraiment un beau pays. J'ai également visité la Mosquée Hassan II, un endroit somptueux, splendide.

Une fois encore, je ne dis rien de ce que je pense. Je me tais et cela je le fais très bien. Une fois encore, je ne dis pas :

– Soyons clairs. Ce n'est pas parce que je m'appelle Slimane et je suis Marocain que j'aime le couscous. Je déteste le couscous. Depuis ma naissance, j'en mange tous les vendredis. Le couscous me sort par le bout du nez à tel point que la vue de la semoule m'indispose. Dès que je vois un couscoussier, je m'éloigne. Pour décliner l'invitation au repas, je n'hésite pas à prétexter un inexistant rendez-vous important et urgent. En ce qui concerne la place Jamaa El F'na, là encore, nous ne sommes pas d'accord. Cela fait bien longtemps que cette place ne me fait plus rêver. C'est un lieu où des hommes, des femmes et des enfants viennent perdre leur dignité pour gagner de quoi survivre.



Éditions du Cygne
4 rue Vulpian
75013 Paris
Tél / Fax : + 33 (0) 6 66 21 24 19

Comment ? Tu ne vois pas ce que je veux dire ?! Les charmeurs de serpents, les dresseurs de singes, les jongleurs et les conteurs de la place Jamaa El F'na vivent tous en-dessous du seuil de pauvreté. Pour la Mosquée Hassan II, c'est pareil ; nous ne voyons pas la même chose. Des milliers de familles expropriés, une collecte de dons qui se transforme en obligation, des milliards dépensés pour construire un lieu de prière alors que le pays croule sous le poids de la dette, de la misère et du manque d'infrastructures ; voilà ce que représente pour moi ce que toi tu qualifies d' « œuvre splendide ». Puis la religion m'emmerde ! Oui, je crois en Allah, mais je ne jeûne pas tout le mois du Ramadan. Je n'ai pas besoin de souffrir pendant un mois pour comprendre ce que ressentent les miséreux. Certains soirs, faute d'argent, il m'arrive de me coucher le ventre vide.

Conditionné à me taire, je ne dis rien de tout cela. Je m'efforce de croire que la fraternité est possible. Mais depuis que j'ai quitté le Maroc, je doute. Pour se voiler la face, la France nomme les clochards et tous ceux qui dorment dehors faute de logement des sans domicile fixe et les femmes de ménage, des techniciennes de surface. Les chômeurs se transforment en des chercheurs d'emploi, diplômés bac + cinq, voire plus, dans cette spécialité. Les aveugles deviennent des malvoyants, les Noirs des personnes de couleur et même la discrimination apparaît positive. Le condamnable n'est plus blâmable ; il devient justifiable, justifié. Il faut intégrer l'immigré, même s'il est né ici, le tolérer et se révolter contre l'intolérance. TOLÉRER ; c'est faire l'effort d'accepter l'autre qui est forcément différent. Le combat des temps modernes consiste à lutter contre l'intolérance, faire en sorte que son voisin accepte de faire l'effort. L'effort d'accepter son prochain. Triste combat.

En France, les individus s'ignorent. Chacun semble évoluer dans son coin.

Chaque semaine, quatre ou cinq jours sur sept, à la même heure, les mêmes personnes se retrouvent sur le quai d'une station de métro. Certains se croisent ainsi depuis des semaines, des mois, des années même. Pourtant, ils n'échangent aucune parole, encore moins de sourire. Les regards fuyants ou les yeux plongés dans un journal, nul ne s'intéresse ou ne se préoccupe de son voisin. La rame de métro s'immobilise sur le quai ; les portes s'ouvrent. Les passagers désirant s'arrêter à cette station n'ont guère le temps de descendre qu'ils sont déjà remplacés par de nouveaux voyageurs. Tout le monde se rue sur les quelques places restées libres. Oubliant les règles de savoir-vivre et de galanterie, des hommes voyagent assis tandis que des femmes enceintes et des personnes âgées restent debout. Dans le wagon, les regards se croisent ; des individus se toisent, œil sombre, façon boxeur qui s'apprête à monter sur le ring. Dans le métro, je croise rarement un sourire ; par contre je rencontre fréquemment de l'indifférence et décèle souvent de la méfiance.

La paranoïa s'est installée en moi. Cet homme qui me fixe est-il raciste ? Pourquoi cette vieille dame tient-elle fermement son sac contre elle en posant son regard sur moi ? Le voyageur assis à mes côtés lit un journal. Un article retient son attention. Il traite de la multiplication des associations religieuses – plus particulièrement musulmanes – dans les banlieues françaises. Le titre est explicite : « Les islamistes contrôlent les cités ». Mon voisin lève la tête. Il paraît avoir mon âge, au maximum une trentaine d'années. Habillé élégamment mais sobrement, le costume et la cravate noirs portés avec une chemise blanche lui donnent des airs de mannequins défilant pour De Fursac ou d'un héros de « Men In Black ». Lorsqu'il tourne sa tête de mon côté, nos regards se rencontrent. Il me dévisage.



Éditions du Cygne
4 rue Vulpian
75013 Paris
Tél / Fax : + 33 (0) 6 66 21 24 19

Immédiatement une pensée me vient à l'esprit :

– Avec ma barbe de trois jours, il doit me prendre pour un terroriste.

Je le fixe à mon tour. Son œil est inquisiteur. Il soutient mon regard un court instant avant de reprendre la lecture de son journal. Je continue de le regarder ; pourtant mon esprit est bien loin. Des images se bousculent dans ma tête. Je revois cette jeune femme de retour de Londres, juste après les attentats. À sa descente du train, interrogée par un journaliste de la télévision sur son appréhension d'un nouvel acte terroriste, elle répond spontanément :

– C'est bête mais dès que je vois un homme un peu bronzé, avec un sac à dos, je repense aux attentats et j'ai peur.

Moi aussi, j'ai peur. J'ai peur de mourir dans le métro, au cours d'un attentat. Pour les enquêteurs, je serais un suspect parfait, un coupable condamnable car sans-papiers, basané et mal rasé. Dans le métro, j'ai tellement peur que je transpire, la sueur dégouline abondamment sur mon front.

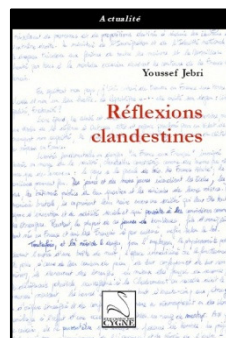
– Pourvu qu'il n'y ait pas de contrôle de police ! Pourvu qu'il ne se passe rien, ni explosion ni attaque au gaz. Que les fous suicidaires oublient Paris.

Je revois aussi ce père face aux caméras, au journal de 13 heures. Immigré tunisien, il défend son fils, un jeune Français, âgé d'une vingtaine d'années. Depuis quelques jours, son fils fait la une des médias. D'origine maghrébine et naturellement musulman aux yeux des

journalistes, il a nécessairement obéi à cette instruction divine et participé aux attentats de Londres. Le temps passe et l'enquête vient corroborer les propos du père et innocenter ce jeune, victime d'une nouvelle forme de double peine. Il est décédé, tué par le terrorisme islamiste et même mort, il continue de subir le racisme. Je pense à ma mère et à mon père. Du Maroc, ils ne pourront pas prendre la parole pour m'innocenter.

Confondre...et se méprendre, d'un exemple précis faire une généralité, rejeter l'étranger, stigmatiser les sans-papiers et montrer du doigt les sans-emploi. N'en déplaise au nouveau président de la République, je n'aime pas cette France, celle où tout le monde n'a pas la même chance, celle des idées reçues, des explications saugrenues et des solutions incongrues.

Promu présentateur du journal télévisé le plus regardé par les Français, Harry sourit. Les Noirs doivent dire merci : ils ont leur Rachid Arab. Le PAF se colorie. Est-ce que cette nomination est motivée par la recherche d'un coup médiatique ou au contraire repose-t-elle sur des critères purement journalistiques ? Ceux qui dirigent cette chaîne et qui affirment, sans gêne, vendre nos neurones aux grandes firmes, se seraient-ils découvert une fibre philanthropique ? Personnellement, j'en doute. Ce qui est certain, en attendant, hommes ou femmes, les Noirs balaient, font le ménage. Les plus costauds font carrière dans des sociétés de sécurité.



Réflexions clandestines

YOUSSEF JEBRI

12€ - 90p.

Format 13 x 20 cm

ISBN : 9-782-84924-051-9